

*Compagnie des forges et aciéries du Cros,
commune d'Outre-Furens,
le 18 février 1869*

À l'attention du Dr Félix Petrowski

Docteur,

J'ai pris la décision de faire interner mon épouse Adélaïde Marien de Nadaillac dont l'aliénation ne fait malheureusement aucun doute. Je vous attends demain à mon usine pour vous remettre des documents qui ne pourront que vous en convaincre. Vous m'expliquerez les démarches à effectuer en vue de son admission dans un asile convenable. Inutile de vous préciser que je tiens à préserver l'honneur de ma famille et que cette affaire doit rester strictement confidentielle.

Sincèrement vôtre,

Alexandre Marien

Le médecin resta perplexe. Il ne connaissait guère l'épouse du maître de forges, mais elle avait la réputation d'être une femme sensée, quoique un tantinet originale. Il relut l'injonction et soupira. Il avait déjà eu affaire à des maris jaloux, découvrant (ou suspectant) un adultère et usant d'un tel procédé pour punir l'infidèle ; pire, à des maris indéliçats, utilisant ce

moyen pour se débarrasser d'une épouse dont ils entendaient gérer librement les biens. Sans parler des familles qui voulaient soustraire à l'opprobre une mystique trop exaltée, une célibataire trop excentrique ou une invertie impénitente. Naguère, il suffisait d'un simple certificat établi par le curé, le maire, une religieuse ou un notable pour obtenir le placement d'une aliénée dans une maison de santé, mais heureusement la loi de 1838 avait rendu obligatoire le recours à un praticien diplômé. Une fois de plus, ses fonctions allaient donc entraîner le thérapeute dans les méandres de la psychologie et des drames familiaux, domaines ô combien hasardeux, chronophages et faiblement rémunérateurs. Néanmoins, par égard pour M. Marien, Félix décida de déférer à la convocation, poussé par la curiosité autant que par l'inquiétude.

19 février 1869

Le docteur Petrowski, que ses malades appelaient affectueusement « Monsieur le Polonais », appartenait à l'élite du corps médical de Saint-Étienne. Son heureux caractère contribuait autant à sa notoriété que la sûreté de son diagnostic : enjoué et bienveillant, il savait rassurer, prescrire et, en dernier recours, compatir. Il se sentait redevable envers Alexandre Marien, l'un des industriels les plus puissants de la région, car, malgré sa jeunesse et son patronyme étranger, celui-ci lui avait confié le service médical de ses aciéries. Il ressentait en outre de l'estime pour cet adepte des théories fouriéristes et saint-simoniennes, qui avait fait construire dans l'enceinte de son usine une école, une bibliothèque et des logements salubres, sans parler de l'instauration d'une coopérative d'achat, d'une caisse d'épargne, d'une caisse de retraite et d'une caisse de secours... Quant à son épouse, elle avait pour sa part fondé une maternité et un orphelinat, et semblait avoir toujours épaulé son mari. Un patron modèle ! Une famille honorable ! Une moralité sans tache ! Était-il crédible que Mme Marien soit devenue subitement folle ?

En cette fin février, l'hiver s'éternisait et il faisait un froid cinglant, lorsque, le lendemain après-midi, le praticien se rendit aux Acières et forges du Cros, un territoire inhospitalier situé aux portes de la ville. En empruntant les chemins vicinaux qui sillonnaient les champs entre fermes et hameaux pétrifiés par le gel, on aurait pu se croire déjà à la campagne, si le regard n'avait buté sur la vision insolite des chevalets de mines dressant dans le brouillard leurs silhouettes fantomatiques. Les puits et leurs installations de surface, parfois exploités, parfois abandonnés, souvent réaffectés à des usages indéterminés, défonçaient l'espace. Le vent glacial mélangeait les fragiles flocons de neige à la poussière du charbon, produisant un pitoyable contraste, le noir dévorant inexorablement le blanc. Les rails des voies ferrées se croisaient et s'entrecroisaient pour relier entre eux ces baraquements et balafraient le sol de leurs interminables cicatrices, les usines alignaient leurs façades noires et aveugles, les toitures à sheds ressemblaient à des mâchoires dressées vers le ciel innocent et les hautes cheminées crachaient à la face du monde leur haleine fétide. Des lignes brisées, des angles aigus, une lumière vaincue... Des grondements mystérieux, des martèlements sourds et des fracas menaçants. Le paysage industriel, la nouvelle extravagance des hommes...

Félix avait emprunté un fiacre, pas question de se déplacer à dos de cheval par ces températures sibériennes. Son équipage franchit le portail et s'arrêta dans la cour de l'usine qui étalait ses longs bâtiments et ses fours gigantesques sur un terrain entièrement clos de murs. L'entreprise qui employait plus de six cents ouvriers était réputée pour sa production d'aciers spéciaux destinés au blindage de grosses pièces pour la marine et les chemins de fer et on la disait en pleine expansion. Malgré sa pelisse neuve, le médecin se sentit transpercé par la bise et se dirigea résolument vers les locaux de la direction, évitant les plaques de glace prises dans les ornières. Il monta jusqu'au bureau du patron mais en trouva la porte close et sentit la contrariété le gagner, regrettant d'avoir fait un si long trajet pour complaire à un homme qui avait l'indélicatesse de le faire attendre. Il remar-

qua alors le calme et le silence inhabituels qui régnaient en ces lieux d'ordinaire si fiévreux. La salle des ingénieurs était vide. Y avait-il eu quelque accident ? Il vit enfin arriver un contre-maître et lui demanda de l'annoncer à M. Marien. L'homme le regarda avec consternation.

— Vous ne savez donc pas ?

— Non, répondit benoîtement le docteur.

— Mais M. Marien est mort !

— Nom de Dieu !

— Comme vous dites !

Petrowski accusa le choc. La convocation reçue la veille semblait avoir été écrite d'une main ferme. Certes, M. Marien approchait les soixante-dix printemps mais c'était une force de la nature, aussi énergique qu'autoritaire, aussi colérique que généreux, un de ces patients qui font dire platement à leur praticien : « Cher ami, vous nous enterrerrez tous ! » Mais on sait bien que ce sont les chênes les plus robustes qui rompent sans crier gare.

Se sentant inutile à l'usine, Félix décida de se rendre à La Volière, la résidence de la famille, située à quelques lieues, dans un environnement plus aimable. On devait avoir besoin de son soutien là-bas, et, surtout, il avait bien l'intention d'en savoir plus, autant sur le décès du mari que sur la santé mentale de l'épouse. Bizarre, cette demande d'internement exprimée la veille. Bizarre, cette disparition concomitante.

Le cocher accepta de prolonger la course et les chevaux reprirent d'un pas prudent la route gelée. Les terrains vagues et les usines cédèrent peu à peu la place aux champs blanchis par une mince pellicule de neige, puis à des bosquets aux branchages gainés de givre. La route descendit dans un vallon, franchit un ruisseau aux eaux incarcérées sous la glace et remonta en pente douce. On entra dans un monde virginal, protégé des souillures, où les nuages ne se nourrissaient que de vapeur, où les flocons dansaient sans combattre les poussières. Un joli manoir apparut en haut de la côte. Francine, la vieille servante attachée

depuis toujours à la famille, ouvrit la porte. Sa mine éplorée et ses yeux rougis confirmaient le malheur qui venait de frapper la demeure. Elle introduisit le visiteur dans le salon.

Mme Marien de Nadaillac s'était réfugiée près de la cheminée et, recroquevillée dans son fauteuil, elle semblait perdue dans la contemplation des flammes. Le jeune homme qui se tenait auprès d'elle était sans doute Pierre, son fils aîné, et la belle jeune fille, assise à ses pieds, la tête posée sur ses genoux, devait être Aurore, la benjamine. Les autres enfants n'habitaient pas la région et il faudrait attendre quelques jours pour que la famille puisse se réunir au complet.

Félix avait déjà occasionnellement rencontré Adélaïde sans toutefois entrer dans son intimité. Elle l'avait intimidé, peut-être à cause de cette particule accolée au patronyme roturier de son époux, peut-être à cause de tous les talents qu'on lui prêtait, peut-être à cause de son évidente distinction. Mais il avait aussi été sensible à son charme, quelque chose d'indéfinissable qui tenait autant à sa délicatesse qu'à sa beauté singulière et à sa flamboyante chevelure. En prenant sa main, il sentit un léger tremblement qui l'émut. Elle semblait si désespérée. Sa robe et son voile noirs la faisaient paraître infiniment pâle et fragile mais elle ne donnait pour autant aucun signe de délire. Le médecin lui fit part de sa sympathie, de ses regrets et de sa stupeur.

— Je suis sous le choc et j'imagine quel doit être le vôtre.

— Oui, cela a été si brutal, acquiesça la maîtresse de maison dont la voix se brisa. Pardonnez-moi, Francine va vous conduire auprès de M. Marien, elle vous racontera, je n'en ai pas la force.

Le praticien suivit la servante à l'étage, jusqu'à la chambre à coucher transformée en chapelle ardente. Le corps, veillé par une religieuse, était recouvert d'un drap blanc, à l'exception du visage bien éclairé par une lampe posée sur la table de nuit, précaution d'usage au cas où se manifesterait un éventuel – et bien peu probable – souffle de vie. Dans la pilosité grisâtre des favoris et de la crinière en bataille, les traits du maître de forges avaient gardé une expression farouche et faisaient penser à la dépouille d'un vieux lion. M. Marien ne s'était pas « éteint »,

comme on dit, il portait le masque d'une fin brutale, probablement d'une « attaque », une crise d'apoplexie ou une crise cardiaque. Félix apprit par Francine que la déclaration de décès avait été faite le matin même à la mairie et que le médecin des morts avait délivré le permis d'inhumer. Il saisit donc avec résignation le rameau de buis placé dans un bol d'eau bénite auprès du lit mortuaire et, bien que mécréant, il fit le signe de croix rituel au-dessus du défunt. *Adieu, mon ami*, songea-t-il, *pourquoi projetiez-vous de faire interner une épouse que tous les hommes vous envient ? Quel tourment a fait céder votre vieux corps en apparence si vaillant ?*

En redescendant l'escalier, il demanda encore à Francine :

— M. Marien se sentait-il mal, hier soir ?

— Ma foi, monsieur, répondit la bonne, il était surtout en colère !

— Savez-vous pourquoi ?

— Oh, monsieur, ce sont pas mes affaires !

— Et Mme Marien de Nadaillac, présentait-elle quelques troubles, ces jours-ci ?

— Madame a bien du chagrin.

— Mais les jours précédents...

— Ma foi, on n'a pas du chagrin d'avance.

— Certes, mais votre maîtresse avait-elle des problèmes de santé ?

— Ma foi, c'est pas elle qui est morte.

Comprenant qu'il ne prendrait pas en défaut la loyauté de la servante, le docteur abandonna la partie. Il réitéra ses condoléances à la veuve.

— Vous n'avez pas eu le temps de vous préparer à cette disparition et la souffrance n'en est certainement que plus vive. Mais vous vous consolerez peut-être un peu en pensant que M. Marien n'a probablement pas eu le temps de souffrir.

— Oui, répondit Pierre, il est mort dans son sommeil, ou si rapidement que personne n'a rien entendu. Père se levait habituellement à l'aube, et Francine, ne le voyant pas descendre, s'est

inquiétée et est allée frapper à sa porte. Elle l'a trouvé dans son lit, inanimé, déjà froid.

— Vous étiez présent ?

— Non, j'ai passé cette nuit-là à l'usine pour surveiller la coulée d'un nouvel alliage.

— Et vous, mademoiselle, vous avez partagé ce moment tragique ?

— Malheureusement non, monsieur, j'ai passé la soirée au théâtre et, à cause du mauvais temps, je suis restée dormir chez mon amie Pauline. Je regrette tellement de n'avoir pas pu embrasser mon père une dernière fois.

— Vous ne pouviez naturellement pas prévoir...

Et, se tournant vers Mme Marien de Nadaillac :

— Prenez soin de vous, chère madame. De telles émotions sont néfastes pour le corps comme pour l'esprit et ces prochains jours vont être bien éprouvants. Je ne veux pas vous déranger davantage mais n'hésitez pas à faire appel à moi si vous... flanchez. Je sais bien que l'on est censé se montrer ferme en de telles circonstances, mais nos nerfs, quelquefois, nous trahissent...

La veuve ne parut pas troublée par ces paroles, du moins pas davantage qu'elle ne l'était déjà. Elle se leva cependant, et bien que les usages ne lui recommandassent pas de raccompagner son visiteur, elle le suivit jusqu'à l'antichambre. Et là, posant la main sur son bras, elle le retint un instant et lui demanda doucement :

— Docteur, j'aurai peut-être besoin de vous parler, dans quelque temps, quand tout cela sera terminé. Je suis profondément troublée par la mort de mon mari.

— Pouvez-vous me dire pourquoi ?

Elle resta silencieuse un moment, les yeux clos, comme si elle luttait contre un vertige.

— Je ne peux pas vous parler maintenant, c'est trop difficile.

— Avez-vous quelque chose à vous reprocher ?

— Je ne sais pas..., peut-être.

— Dans ce cas, vous devriez plutôt voir votre confesseur, suggéra-t-il.

Elle regarda alors son interlocuteur dans les yeux.

— Docteur, je n'ai pas besoin d'absolution, j'ai besoin de compréhension. J'ai besoin d'y voir plus clair, j'ai besoin de conseils.

— Je vous suis tout dévoué, affirma le médecin penaud. Faites appel à mes services dès que vous le souhaitez.

Et il quitta la place, guère plus renseigné et finalement bien plus intrigué encore qu'auparavant.

23 février 1869

L'enterrement du maître de forges eut lieu quelques jours plus tard, et le docteur Petrowski se fit un devoir d'y assister, aussi bien pour témoigner son amitié à la famille que pour poursuivre son enquête informelle. S'il s'appuyait sur des observations scientifiques pour établir ses diagnostics, il ne négligeait pas pour autant ses intuitions. Un sixième sens lui avait souvent permis de sauver des vies – ou de les savoir condamnées avant même que le mal ne se déclare. Or il restait persuadé qu'il y avait quelque chose de louche dans le décès d'Alexandre Marien. De plus, la dernière intention de cet homme avait été de lui remettre des documents prouvant l'égarement de son épouse. De quelle nature étaient ces preuves ? Qu'étaient-elles devenues ? Félix était retourné à l'usine pour voir si le patron avait laissé quelque chose pour lui mais on n'avait rien trouvé et, depuis, aucun courrier ou colis ne lui était parvenu. Et Mme Marien de Nadaillac semblait tout à fait normale ; ou alors le secret était bien gardé... En revanche, une rumeur circulait en ville, selon laquelle l'industriel aurait fait de mauvaises affaires et sa famille se trouverait ruinée, mais personne ne pouvait donner d'informations plus précises.

Par respect ou par curiosité, une vaste foule se pressait aux funérailles. Les notables remplissaient la Grand'Église – édifice moins vaste que ne le laissait supposer son nom –

tandis que les ouvriers et les pauvres restaient entassés sur le parvis malgré le froid toujours aussi vif. Selon les vœux exprimés par le défunt – probablement dans son testament puisqu’il n’avait pas eu le temps de parler sur son lit de mort –, la messe ne fut pas célébrée en grande pompe, il n’y eut ni grandes orgues, ni tirs de canon, ni fleurs, ni couronnes. L’évêque s’était néanmoins déplacé et il évoqua dans son homélie « la gloire de ce César des temps modernes qui avait su bâtir un empire industriel, qui avait donné à la France un fleuron de la métallurgie, qui avait procuré du travail à des centaines d’hommes et du bien-être à des dizaines de familles, un homme que tout le monde aimait et vénérât ». Mais Félix pouvait observer les yeux secs et les bâillements d’ennui de ceux dont la présence procédait moins de l’amitié que du devoir ou du simple souci de se montrer, ou encore de l’espoir de glaner quelques informations scabreuses. Il y eut cependant un sursaut d’intérêt quand, poursuivant son panégyrique, le prélat s’adressa à la famille : « J’ai eu de nombreux échanges avec votre époux, madame, avec votre père, jeunes gens, et je puis, sans trahir un secret, vous dire ceci : M. Marien avait un sixième enfant qui lui était aussi cher que vous... » On sentit un frémissement de curiosité dans l’assistance. Une révélation ? En public ? L’évêque reprit : « ... et cet enfant, c’était son usine ! Car il l’a fait naître, grandir... » On soupira de soulagement ou de déception, peut-être. Les sourires, les regards en coin, les chuchotements discrets trahissaient des préoccupations bien étrangères à la triste circonstance. Ce n’est qu’au moment de venir exprimer son soutien à la famille que chacun affectait une mine grave et se sentait vaguement ému. Félix s’inclina à son tour devant Mme Marien de Nadaillac, sans apercevoir son visage dissimulé sous le voile noir. À ses côtés se tenaient Hippolyte et Augustin, les deux fils issus du premier mariage d’Alexandre – tous deux plus âgés que leur belle-mère – ainsi que Pierre, Octave et Aurore, nés de la seconde union. La mort du père allait-elle resserrer les liens familiaux ou allait-elle au contraire libérer les appétits, attiser les rancœurs, faire surgir moult conflits entre les héritiers de

deux lits différents ? Qui allait succéder au maître de forges à la tête de ses aciéries ? Seul Pierre avait jusque-là été pressenti comme dauphin, et encore, le patriarche autoritaire avait eu bien du mal à l'associer pleinement à la gestion de ses affaires. Cette disparition brutale laissait un vide bien dangereux pour une usine de cette importance.

Un cortège impressionnant se forma à la sortie de la messe pour suivre le convoi funèbre jusqu'au cimetière. Les domestiques éplorés se mirent en rang derrière la famille, suivis des amis proches, des élus, des magistrats, des représentants des délégations associatives ainsi que de tous les ouvriers de l'usine, leurs femmes et leurs enfants, tout ce monde grelottant de froid, affrontant la bise impitoyable avec une résignation qui leur tenait lieu de courage. Le lendemain, la rubrique nécrologique évaluerait la notoriété du disparu à l'aune de cette procession et ferait son hagiographie en dressant la liste des fonctions de toutes natures qu'il avait occupées : conseiller municipal, adhérent de la Société impériale d'agriculture et d'industrie, membre de la Chambre et du Tribunal de commerce, représentant au Conseil des prud'hommes, administrateur de la Banque de France, de la Caisse d'épargne, des Hospices, du Bureau de bienfaisance... Elle saluerait aussi sa générosité en faveur des bonnes œuvres, sans toutefois les citer explicitement pour ne pas blesser sa modestie.

Ses secrets seront-ils enterrés en même temps que son cadavre ? se demanda Félix. *Mme Marien de Nadaillac fera-t-elle appel à moi comme elle l'avait envisagé ? Devrais-je prendre l'initiative de la revoir ?*

Il décida de se rendre au Grand Cercle, lieu idéal pour se retrouver entre hommes de bonne compagnie, entretenir des relations cordiales avec collègues, confrères, partenaires ou concurrents ; c'était de surcroît l'occasion pour ceux qui étaient mariés d'échapper aux tracasseries de leur épouse, pour les célibataires de faire un repas convenable, et pour tout le monde de collecter des renseignements utiles à la bonne marche des affaires, de quelque nature qu'elles fussent. Ce soir-là, les

conversations allaient bon train, on s'exclamait, on questionnait, on prétendait être mieux informé que ses interlocuteurs, on voulait être aux premières loges du scandale. La rumeur s'amplifiait, en effet, selon laquelle les Aciéries et forges du Cros étaient en pleine crise, et il se disait que M. Marien avait laissé une situation catastrophique à son fils, que son héritage se résumait à son manoir, qu'il n'avait pris aucune disposition en faveur de sa veuve et que celle-ci, n'ayant pas de biens propres, se retrouvait sans ressources.

— Et je crois aussi savoir, confia le député Frédéric Dorian, patron des Aciéries de Firminy et ami intime du défunt, que les fiançailles d'Aurore avec le vicomte Julien de Chavannes viennent d'être rompues.

— L'honorabilité de la famille est-elle compromise ? demanda le baron de Beaumesnil. L'entreprise est-elle réellement en faillite ?

— On dit qu'Alexandre a fait un legs plus important à sa domestique qu'à sa femme, interrompit Charles Jackson, l'un des dirigeants de la puissante Compagnie des hauts-fourneaux et aciéries de la Marine et des Chemins de fer.

Charles Barrouin, un autre sidérurgiste, dont les usines étaient voisines de celles de M. Marien, invectiva alors ses homologues :

— Messieurs, ne faites pas semblant de pleurer sur le sort de cette famille. Alexandre a été votre associé dans plusieurs montages financiers ou ententes destinées à garantir les tarifs, et il a été aussi l'un de vos plus sérieux concurrents. Vous avez bien su profiter de lui quand il vous était utile et vous avez bien su l'évincer quand il vous faisait de l'ombre.

— C'est de la calomnie, s'indigna Frédéric Dorian, on ne profère pas ce genre d'accusations sans preuves !

— Des preuves, je n'en aurai jamais, rétorqua Barrouin, le secret des affaires est trop bien protégé. Mais des constats, oui, on peut en faire. Vous-même et monsieur Jackson avez réussi à convaincre Alexandre de créer avec vous une société pour exploiter des mines de fer en Algérie.

— C'est exact et l'arrangement était tout à fait honnête, affirma Charles Jackson.

— Mais la qualité du minerai s'est révélée décevante et vous avez racheté à très bas prix les parts d'Alexandre qui les a donc vendues à perte et qui a perdu gros dans cette opération.

— Et nous de même !

— Sauf que quelques mois plus tard, vous avez miraculeusement découvert de nouveaux gisements et vos mines de fer sont ainsi devenues des mines d'or, si je puis dire.

— Ce sont les aléas de la géologie, et des affaires !

— Ou une manœuvre habile pour vous débarrasser de votre principal concurrent puisqu'il avait perdu toute capacité d'investissement et devenait de ce fait très vulnérable : il continuait à acheter sa matière première à des tarifs prohibitifs, tandis que vous aviez votre propre source d'approvisionnement, vous pouviez donc baisser vos prix et lui reprendre ses marchés.

— C'était encore plus malin que ça, confirma un ingénieur, car c'était à vous, ses rivaux, que M. Marien devait dès lors acheter son minerai, il devenait donc votre client et vous enrichissait !

— Cher ami, votre imagination vous emporte, raila M. Jackson. C'est la jalousie qui vous fait parler, monsieur Barrouin, car vous auriez bien voulu faire partie de notre association.

— Je m'y serais ruiné comme mon ami Alexandre !

— La vérité, intervint Dorian, c'est qu'Alexandre était un excellent homme de terrain, un visionnaire dans le domaine technique, mais un mauvais gestionnaire. Il s'est laissé griser par son succès et s'est lancé dans des projets trop ambitieux, une usine trop grande, des investissements trop lourds...

— ... des associés trop gourmands !

— Messieurs, messieurs, intervint l'avocat Tézenas du Montcel, calmez-vous ! Rappelez-vous les règles de courtoisie de notre cercle.

— Nous connaissons bien vos méthodes de grands capitalistes, lança le patron d'une modeste entreprise de quincaillerie.

S'il y a un litige, le tribunal de commerce tranchera. S'il n'y en a pas, respectons la mémoire de notre ami.

Le calme revint, certains se dirigèrent vers la salle à manger, d'autres vers la bibliothèque, d'autre encore vers le salon pour entamer une partie de cartes. Mais Félix entendit encore l'ingénieur bougonner : « N'empêche que Jackson et Dorian étaient à l'usine la veille de la mort de M. Marien pour exiger le paiement de leurs traites. » Il resta perplexe, pensant que ce brave homme avait eu bien des raisons de mourir ! Et que, finalement, il était grand temps d'aller faire une visite de courtoisie à sa veuve.